Document généré le 19 avr. 2024 16:23

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Trente ans et toutes ses dents, mais après?

Raymond Bertin

Volume 30, numéro 1, printemps–été 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11577ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertin, R. (2007). Trente ans et toutes ses dents, mais après? *Lurelu*, *30*(1), 92–93.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

André Laliberté
(photo : Théâtre de l'Œil)

Le Porteur

(photos : Paul Fournier)

Trente ans et toutes ses dents, mais après?

Raymond Bertin

Plusieurs compagnies québécoises de théâtre jeunes publics ont aujourd'hui trente ans, et même davantage. Les années 70 ont en effet vu l'éclosion, successivement, du Théâtre Sans Fil* (1971), du Théâtre de l'Œil* et de la Marmaille, rebaptisée Les Deux Mondes (1973), du Théâtre de l'Aubergine et des Amis de Chiffon* (1974), du Carrousel et du Théâtre de Quartier (1975), de l'Arrière Scène, du Théâtre de l'Avant-Pays* et du Gros Mécano (1976), des Confettis (1977) et de l'Illusion* (1979), pour ne nommer que ceux-là. Les fondateurs de ces compagnies ont contribué à donner ses lettres de noblesse à la discipline, grâce à la grande qualité artistique de leurs spectacles, dont la plupart furent diffusés au Québec et un peu partout dans le monde. Or, trois décennies plus tard, certains directeurs de compagnies, comme le mentionnait Jasmine Dubé dans la chronique précédente (voir *Lurelu*, vol. 29, n° 3), s'inquiètent du peu de relève et de l'avenir des organismes qu'ils ont mis sur pied au prix d'incessants efforts.

Il y a déjà quelques années que le milieu se préoccupe de la question. En 2002, faisant suite à une réflexion amorcée en 1999, la Maison Théâtre, le Centre des auteurs dramatiques et l'Option-théâtre du cégep Lionel-Groulx avaient lancé le concours *Le théâtre jeune public et la relève*, visant à encourager les jeunes dramaturges à écrire pour la jeunesse. Puis, une rencontre publique avait eu lieu à la Maison Théâtre, où de nombreux intervenants s'étaient exprimés. «Difficile d'admettre que le théâtre jeunes publics soit au bord de l'asphyxie! En dépit de son extraordinaire vitalité artistique, le théâtre jeunes publics a mal à sa relève», écrivait Lorraine Hébert dans les *Chroniques de la Maison Théâtre* (vol. 3, n° 1, automne 2002). Cinq ans plus tard, le sujet revient sur le tapis avec de plus en plus d'urgence, et il ne semble pas qu'on ait beaucoup avancé.

Des époques bien différentes

Pour en discuter, je suis allé rencontrer André Laliberté, cofondateur, directeur général et artistique du Théâtre de l'Œil, l'une des trois compagnies fondatrices de la Maison Théâtre[1], dont la vingtaine de créations au fil de ses trente-cinq ans d'existence ont rayonné partout et ont été reconnues par plusieurs récompenses prestigieuses. À la question de savoir ce qui arrivera quand les fondateurs de compagnies prendront leur retraite, il répond par une autre question : «Dans ce métier, prend-on vraiment sa retraite?» On peut y penser, mais on ne peut pas arbitrairement s'imposer une date de retraite, ni poursuivre sa carrière indéfiniment; ça se fera ou ça ne se fera pas. Et de citer en exemple la pionnière de notre théâtre, Janine Sutto, toujours active à quatre-vingt-cinq ans. Alors, que fait sa compagnie pour assurer sa relève? «On emploie beaucoup de monde. Nous avons employé et formé beaucoup de marionnettistes, de comédiens depuis trente-cinq ans. Il n'y a plus beaucoup de différence, pour moi, entre marionnettiste et comédien : je travaille de plus en plus avec des gens formés comme comédiens pour en faire des marionnettistes, car l'inverse est plus difficile. Parmi tous ces gens, certains auraient pu prendre la relève, j'ai même offert la direction à certains d'entre eux, mais ce n'est pas facile de marcher dans les pas d'un autre. Quand on est un créateur, on veut aussi tracer son propre chemin. Mais c'est peut-être un faux problème, ajoute-t-il, ou un problème insoluble...?» André Laliberté croit en effet qu'il faut élargir la réflexion.

«Ce qui est plus préoccupant encore que la relève de nos compagnies, lance-t-il, c'est la continuation du théâtre jeunes publics : ça ne se bouscule pas aux portes. Qu'est-ce qu'on peut y faire? Qu'est-ce qui a fait que tant de compagnies, dans les années 70, se sont intéressées au théâtre jeunes publics? Moi, j'ai toujours pensé que le mouvement était issu de *La Boîte à surprises*[2]. Nous étions les enfants de *La Boîte à surprises*. C'était une époque idéaliste où on voulait changer le monde. Je pense pas qu'on en soit là maintenant, les temps sont plus pessimistes. La chose la plus difficile pour ceux qui commencent, c'est la recherche de subventions, complètement bloquée, fermée, bouchée. En 1973, c'était beaucoup plus ouvert, tout était à faire. Il y avait des programmes d'emploi. Et puis, on partageait le peu qu'on avait, on était moins individualistes. On avait aussi accès au milieu scolaire : on faisait le tour des écoles, on jouait dans des conditions épouvantables, et on aimait ça! (Rires.) J'ai de très beaux souvenirs de cette époque, mais je ne crois pas que ça pourrait se faire aujourd'hui. Il y en a, heureusement, qui foncent quand même et qui croient aux miracles...»

Un marché éclaté

La pratique du métier, pour ces compagnies pionnières, a bien changé. Ainsi, le Théâtre de l'Œil, comme d'autres, a dû remettre en circulation ou prolonger la vie de spectacles qui constituent son répertoire. «Cette année, note le directeur artistique, nous avons quatre spectacles en tournée : *La Félicité*, créé en 2002, *La Cité des loups*, créé en 2005, *Le Porteur*, le grand succès de la compagnie, créé en 1997 et qui compte à ce jour cinq-cents représentations en dix années consécutives, et *Un autre monde*, créé en 1990. C'est aussi ça, la nouvelle réalité : il faut multiplier l'offre car le marché s'est complexifié et a rétréci. Il y a vingt ans, on faisait 150, 180 représentations par année du même spectacle. Ce n'est plus pos-

Le Porteur
(photo : Léon Gniwesch)

La Félicité
(photo : Léon Gniwesch)

Un autre monde
(photo : André Laliberté)

La Cité des loups

sible, à cause de la diversification des réseaux de diffuseurs, de la segmentation des publics, et on n'a plus un accès direct aux écoles.»

Le théâtre de marionnettes éprouve-t-il des difficultés particulières? «En ce moment, la marionnette est à la mode, l'Association québécoise des marionnettistes (AQM) compte beaucoup de nouveaux membres. Est-ce que ça va durer? Il n'y a pas de formation de marionnettistes, proprement dit, au Québec. Il va y avoir bientôt un certificat à l'UQAM, mais jusqu'à maintenant, c'était sur le tas qu'on formait les marionnettistes. Ce serait bien que les écoles de théâtre intègrent la marionnette dans leur formation. Ça commence à se faire un peu. Comment se fait-il que le théâtre jeunes publics ne soit pas considéré dans les écoles de théâtre? Ça me sidère : nous sommes les plus gros employeurs en théâtre et personne ne nous connait; dans les écoles professionnelles, on ne parle jamais de nous.» On en revient au phénomène de ghettoïsation dont souffre le milieu du théâtre jeunes publics, au sein duquel la marionnette fait figure de «sous-sous-catégorie».

André Laliberté explique que sa compagnie fait régulièrement appel à des jeunes finissants des écoles quand vient le temps de mettre en marche une nouvelle création : «Il y en a plusieurs qui ont travaillé chez nous, qui ont eu la piqure de la marionnette et qui continuent ailleurs, au sein d'autres compagnies. Les jeunes croient souvent que c'est un travail facile et ils réalisent que non, qu'il y a des contraintes physiques importantes, que ça fait mal, qu'il faut apprendre à se voir dans l'espace, comme si on avait un troisième œil, pour voir ce que ça donne. Tout le monde n'a pas nécessairement l'habileté de donner vie à un objet.»

Quel legs pour la jeune génération?

Le legs le plus important que les compagnies pionnières du théâtre jeunes publics laisseront à leurs successeurs est sans doute la Maison Théâtre, cette salle magnifique, cet outil de diffusion qui a su fidéliser un public de plus en plus large au fil des ans. «On a travaillé fort pour mettre la Maison Théâtre sur pied, rappelle André Laliberté. C'est un acquis; la couverture de presse pour chacun des spectacles qui y sont présentés est très bonne, bien mieux que ce qui existe en France. La nouvelle génération décidera par elle-même de ce qu'elle a envie de faire. C'est un phénomène normal de vouloir jeter ce qui nous précède. Je pense qu'on a tous une responsabilité, comme créateur, comme directeur, de soutenir tout ce qui veut vivre, surgir autour de nous. C'est mon rôle. J'aime ce médium et je veux transmettre cet amour. Ce n'est pas un monopole.»

Quant à sa compagnie, s'il devait un jour la démanteler, il dirait aux jeunes : «On a des projecteurs, des camions, du matériel, vous les prendrez. La raison pour laquelle on a eu envie de faire durer le Théâtre de l'Œil, c'est qu'on avait travaillé si longtemps pour obtenir une permanence, une reconnaissance, des subventions, qu'on aurait trouvé dommage de laisser tomber. Mais donner ça à quelqu'un de plus jeune, est-ce vraiment un cadeau à faire? Est-ce que les gens en veulent? Est-ce qu'on n'a pas besoin, tous, de réinventer la roue, de recommencer à zéro? Moi, j'ai toujours l'espoir que quelqu'un va arriver et que ce sera lui; je le souhaiterais, mais je ne veux pas me faire d'accroires. Quand je regarde la société dans laquelle on vit... Je ne crois pas, par exemple, que les jeunes enseignants soient plus conscients de l'importance pour les enfants de voir du théâtre, qu'ils soient si avides de culture.»

Pour le moment, pris dans le feu de l'action, le créateur s'active à un nouveau spectacle, *Ah, la vache!*, dont le texte lui a été fourni par un jeune marionnettiste argentin à qui il avait lancé en boutade : «Écris-moi un spectacle!» et qui, quelques années plus tard, lui a envoyé un synopsis «très intéressant»; «c'est aussi ça la relève», dit-il. Cette nouvelle création devrait voir le jour l'automne prochain. Il prépare aussi le troisième passage à la Maison Théâtre du spectacle *Un autre monde*, un texte de Réjane Charpentier, une auteure (aujourd'hui décédée) qui fut l'une des rencontres marquantes de sa vie. Cette pièce pour les 4 à 8 ans avait reçu, l'année de sa création, le prix de la Meilleure production jeunes publics, décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre. Elle reprend l'affiche du 10 mai au 3 juin 2007. Car, en attendant qu'on ait résolu la quadrature du cercle, le spectacle doit continuer...

lu

Notes

* Les compagnies marquées d'un astérisque se consacrent au théâtre de marionnettes.

1. La Maison Théâtre, fondée en 1982 par le Carrousel, Les Deux Mondes et le Théâtre de l'Œil, compte aujourd'hui vingt-quatre compagnies membres.
2. Il s'agit de la célèbre émission animée par Monsieur Surprise (Pierre Thériault) qui a fait la gloire de la télévision pour enfants de Radio-Canada de 1956 à 1972.